

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	35 (1906)
Heft:	10
Rubrik:	Centenaire du Père Girard [suite]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

corriger toutes les fautes : d'ailleurs, le maître pourra distribuer les livres pour aider à la correction.

Cette dictée peut se faire en classe, pendant que le maître s'occupe des élèves d'un autre cours. Elle peut se faire aussi dans la famille.

Une dictée de mémoire est profitable si elle est courte. Cinq ou six lignes de texte suffisent. On épargne ainsi toute fatigue à l'élève et on ne le rebute pas par un trop long travail.



CENTENAIRE DU PÈRE GIRARD

(Suite.)

Fête des enfants.

La fête se prolonge : c'est le tour des écoliers qui, le cœur débordant de joie, vont cueillir des lauriers, fruits de leur assiduité au travail. Après un cortège dans la ville, aux accompagnements de la fanfare, la gent écolière se groupe sur la place de Notre-Dame, en face de la statue de celui dont nous honorons la mémoire. Un hymne de circonstance¹, dont la mélodie est due à M. Galley, le distingué maître de musique, retentit et proclame l'universelle admiration de Fribourg pour le Père Girard. De dessus son piédestal, on dirait qu'il préside lui-même à cette touchante manifestation... qu'il est heureux de se retrouver au milieu de tant d'enfants !

Puis M. Romain Weck, président de la Commission scolaire, prononce l'allocution suivante :

« CHERS ÉLÈVES DES ÉCOLES PRIMAIRES
DE LA VILLE DE FРИBOURG,

Le 23 juillet 1860, un cortège, formé des autorités cantonales et communales, des Révérends Pères Cordeliers, des parents et anciens élèves du Père Girard, des enfants des écoles, après avoir parcouru les principales rues de la ville de Fribourg, qui avait revêtu ses habits de fête, vint faire cercle autour de ce monument et applaudir les paroles d'admiration enthousiaste et de vive et profonde reconnaissance que prononcèrent dans la circonstance, le distingué directeur de l'Instruction publique, M. Charles de Riaz, et l'illustre historien, M. Daguet. Et

¹ Paroles de M. Auguste Schorderet, publiées dans le N° 14 du *Bulletin* de 1905.

aujourd'hui, au moment, où pleins de joie, vous vous rendez à l'église des RR. PP. Cordeliers pour y recevoir les récompenses dues à votre application et à votre travail, voici que nous vous demandons de vous arrêter pendant quelques instants auprès de cette statue pour célébrer avec nous les hauts mérites et les grandes vertus du Père Girard. En 1860, Fribourg inaugurait ce monument; aujourd'hui, il fête le centenaire de l'appel du Père Girard à la direction des écoles primaires de la ville de Fribourg et de l'institution de la distribution solennelle des prix.

Alors, comme maintenant, une seule pensée réunissait au pied de cette statue les autorités, le corps enseignant, les jeunes filles et les jeunes gens des écoles, celle d'une même admiration et d'une même reconnaissance pour l'illustre pédagogue, pour l'homme éminent, qui, par ses travaux, par son jugement éclairé et profond, par son amour de l'humanité, a rendu de si éclatants services à la grande cause de l'instruction populaire.

Ce qui fait surtout honneur au Père Girard, c'est d'avoir compris, à une époque où la plupart des esprits estimaient que l'instruction devait être l'apanage du petit nombre, combien il importe que tous les enfants du pays possèdent les connaissances suffisantes pour pouvoir faire leur chemin dans la vie.

Travailleur infatigable, homme persévérant, amant passionné de sa patrie et de l'enfance qui en est l'avenir, puissant dans l'amour de Dieu et l'esprit de sacrifice, le Père Girard chercha les méthodes d'instruction les meilleures et, non content des succès qui couronnèrent ses premiers efforts, travailla à les perfectionner sans cesse.

Ses cours étaient donnés avec tant d'attrait que les enfants ne pouvaient s'y rendre assez tôt à leur gré. La discipline était maintenue sans peine, le plus souvent par la persuasion. Par des exemples pris dans la nature, il montrait ce que coûte de travail à l'homme l'épi de blé ou la grappe de raisin et cherchait à convaincre ainsi son jeune auditoire que l'on n'obtient rien dans la vie sans peine et sans sacrifice.

Ouvrir l'intelligence et former le cœur, telle était, à ses yeux, la grande mission de l'école.

La Chambre des Scholarques, heureuse des progrès faits par les élèves des écoles, tint à témoigner sa satisfaction en offrant, le 31 mai 1805, de concourir à l'achat des prix.

Chers élèves des écoles primaires, apprenez quel profit l'on retire du bien que l'on fait.

Ce moine a été enfant comme vous, enfant docile, empressé, heureux de donner à sa chère mère et à ses frères des gages

de son affection. Le 5^{me} de 15 enfants, il se fait l'éducateur de ses jeunes frères et acquiert ainsi cette expérience qui fait de lui, dès le premier abord, un pédagogue et un éducateur de premier ordre.

Humble, comme il convient à un disciple de Saint-François, comme il convient à tout homme de l'être, il débute dans l'enseignement et dans la direction de l'école, non pas en prenant la classe la plus élevée, mais la plus basse.

Malgré les succès obtenus, les connaissances acquises, il ne se lasse pas de travailler ; il publie des travaux et des ouvrages qui font l'admiration des éducateurs les plus renommés de cette époque. Son cours de langue maternelle lui vaut le grand prix Monthyon, décerné par l'Académie française.

Puissiez-vous, chers élèves des écoles primaires, vous inspirer de ce grand et noble exemple et vous dire du fond du cœur : Oui, j'aimerai Dieu et ma mère comme le Père Girard les a aimés ; je serai bon, serviable avec mes frères et sœurs comme le Père Girard l'a été ; quelle que soit la situation où la Providence me place, je serai humble et laborieux toute ma vie.

Il y a un siècle, lorsque le Père Girard prit la direction des écoles de notre ville, tout était à faire au point de vue de l'instruction populaire, dont l'utilité était insuffisamment comprise même par les meilleurs esprits ; mais aujourd'hui, que de changements ! On a compris combien il importe que l'enfant soit armé pour les luttes de la vie. Non content de développer l'école primaire, on a institué l'école professionnelle et le technicum. Les moyens de s'instruire ne manquent plus ; à vous, chers enfants, d'en profiter.

Oh ! Père Girard, la semence que tu as jetée, n'est point tombée sur un sol stérile ; si elle a mis plus de temps que tu n'aurais voulu à germer, ses fruits n'en ont été que plus abondants. Du Ciel, où t'ont placé, nous en avons l'intime confiance, ta piété, tes grandes vertus, ton travail persévérant, tu vois avec satisfaction l'instruction fleurir sur cette terre fribourgeoise, que tu as tant aimée, et les divisions politiques ou sociales cesser, lorsqu'il s'agit de la grande cause de l'éducation populaire !

Puisse ton souvenir vivre toujours au milieu de nous, afin que le travail soit plus en honneur, que l'amour du devoir et l'esprit de sacrifice soient plus répandus, afin que s'accroisse chaque jour le nombre des hommes qui comprennent que l'on se doit à sa famille, à ses semblables, à son pays ! » (Applaudissements.)

Voici enfin le souvenir offert par M. L. Genoud, directeur du

Musée pédagogique, à la jeunesse des écoles, à l'occasion de cette fête. Avec l'image du Père Girard, les enfants ont reçu sa biographie, rédigée comme suit par l'infatigable bûcheur à qui revient le mérite de cette belle manifestation :

« CHERS ENFANTS,

Le *Père Girard*, que nous fêtons aujourd'hui, est né à Fribourg, maison de la pharmacie Cuony, à côté de Saint-Nicolas, le 17 décembre 1765. Il avait une mère pieuse et douce qui lui inculqua dès le berceau l'amour de Dieu et de ses semblables.

De bonne heure déjà, il était devenu le précepteur de ses frères et sœurs cadets. Il voulait ainsi seconder sa maman qu'il chérissait tout particulièrement, et il vous donne ce bel exemple que vous devez vous efforcer d'imiter : aider vos parents, élever vos petits frères et sœurs et leur apprendre tout ce que vous savez de bien et de bon.

Bientôt il fit ses études au Collège de Fribourg, puis à Lucerne. Il n'y avait pas alors d'écoles comme aujourd'hui. Ses maîtres, raconte le bon Père Girard, lui faisaient lire des choses qu'il ne comprenait pas, écrire, apprendre par cœur et réciter, puis faire quelques opérations de chiffres sans application utile.

Il n'en fut pas moins un élève extrêmement studieux. Il complétait lui-même, par des travaux personnels, l'instruction que ses maîtres lui donnaient. Ici encore, le Père Girard peut vous servir de modèle. Ce n'est pas seulement par les leçons de l'école que vous pourrez progresser, être un jour à même d'aider vos parents ou vos proches ; il faut travailler beaucoup en dehors de la classe, considérer les tâches que l'on vous impose à domicile comme un moyen de vous perfectionner et de vouloir faire toujours mieux.

Plus tard, le Père Girard fut appelé par les autorités communales au poste de Préfet des Ecoles. Il y avait bien déjà des écoles à Fribourg ; mais elles étaient mal dirigées et peu fréquentées.

Dès qu'il fut arrivé, le Père Girard qui avait à partager l'enseignement avec d'autres maîtres, demanda à s'occuper des tout petits. Il composa pour eux un syllabaire, plus tard une grammaire, des livrets de calcul, puis un joli petit livre dans lequel il parle de notre bonne cité. C'est l'*Explication du plan de Fribourg* dessiné par un de ses élèves, Ch. Rædlé. Le Père Girard donnait des leçons de dessin et même des leçons de chant. Il était très bon musicien et composait des strophes qu'il faisait chanter à ses élèves au commencement ou à la fin des leçons pour glorifier Dieu et le remercier de ses grâces.

L'école, qui n'avait au commencement que 60 élèves, en eut bientôt 200, puis 400. Elle atteignit enfin un tel effectif qu'il fallut construire un nouveau bâtiment, et le Père Girard élabora les plans de l'école des filles près Saint-Nicolas. Comme on ne pouvait construire cet édifice assez grand pour tout le monde d'enfants qui devaient le fréquenter, un bourgeois, nommé Jacques Thurler, heureux de l'éducation qu'avaient reçue ses enfants, céda au Père Girard sa maison de la rue des Bouchers.

C'est le Père Girard qui a décoré la grande salle de l'école des filles de ce gracieux cartouche représentant l'œil divin et entouré des mots : *Sois bon, Dieu te voit !*

C'est aussi le Père Girard, mes enfants, qui a institué la solennité de la distribution des prix. Il y prononçait de touchants discours où chaque phrase témoigne de son ardent amour pour la jeunesse.

Il saisissait avec empressement l'occasion de ces fêtes annuelles pour donner, en présence des autorités et des parents réunis, des conseils aux enfants des écoles : « La récompense suit le travail, disait-il un jour. Regardez, mes amis, cette vérité est écrite partout autour de vous, et combien je désire qu'elle entre bien avant dans votre esprit et dans votre cœur, afin qu'elle n'en sorte jamais, qu'elle vous inspire toujours et qu'elle encourage en vous l'amour du travail.

« Ces prix, d'une modique valeur, ne sont qu'une marque de ce que la justice fera pour vous dans la suite, et ce qu'elle fait aujourd'hui n'est qu'une leçon qu'il vous importe beaucoup de comprendre et de retenir.

« La sagesse, mes amis, a de plus belles récompenses à espérer. Si vous êtes sages, vous serez les amis du bon Dieu et c'est bien là le plus beau de tous les prix, c'est le prix de tous les jours, de toute la vie, de toute l'éternité. Peut-il nous manquer quelque chose quand nous sommes les bien-aimés de Dieu ? Je vous répète ici ce que Tobie disait à son fils : « Ne te mets pas en peine, mon fils, nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu et gardons ses commandements. » Oui, le bon Dieu qui arrange tout dans la vie, quoiqu'on ne voie pas sa main, le bon Dieu, dis-je, récompense toujours une conduite sage et honnête, et s'il permet que les bons aient quelque mal, il est toujours là, ou pour les guérir ou pour les consoler. Prenez donc courage vous tous, mes enfants dont nous aimons la sagesse et, en recevant votre prix, dites-vous : Ce n'est ici qu'un échantillon de la justice qui me sera rendue ; si je fais bien, je me trouverai toujours bien, et pour me bien trouver toujours, je veux toujours bien faire. Que Dieu bénisse votre

résolution, sage enfant, et qu'Il daigne l'inspirer à tous vos camarades. Ceux d'entre eux qui se conduiraient mal, quel que soit d'ailleurs leur nom, leur état, leur fortune, leurs talents, n'importe, en se conduisant mal, ils se trouveront mal à tout âge partout où ils seront.

« Au moins, comme le bon Père Girard disait : Enfin, nous avons encore des prix pour la faible et infatigable abeille qui fait peu chaque jour, parce qu'elle a peu de forces, mais qui finit par faire beaucoup parce qu'elle a beaucoup de zèle et beaucoup de constance. Vous m'entendez, enfants, du travail et de la diligence, et vous connaissez l'emblème que nous plaçons sur votre cœur. Il vous faut plus de temps et plus de peines qu'à bien d'autres. Ce n'est pas votre faute, c'est un mérite de plus que vous avez, et que le Père céleste vous payera beaucoup mieux que nous ne pouvons le faire. »

Le Père Girard était un homme pratique. Il demandait toujours à ses élèves d'observer tout ce qui était autour d'eux.

Dans son *Explication du plan de Fribourg*, il terminait par ces paroles qui méritent votre particulière attention :

« Ne chemine plus dans la ville du bon Berchtold de Zähringen, comme si tu n'avais pas deux yeux pour voir, un esprit pour réfléchir et un cœur pour aimer. Regarde bien où la divine Providence t'a fait voir le jour. Rends-toi compte des soins que tu as trouvés en naissant, dans la famille fribourgeoise. Elle t'a aimé la première, deviens reconnaissant envers elle. Applique-toi dans ton éducation afin que bientôt tu puisses aussi mettre du tien dans le grand ménage qui t'a reçu avec tant de bonté. Jamais tu ne seras quitte envers lui. »

Le 6 mars 1850, la belle âme du bon Père Girard est retournée à Dieu. Ce fut un jour de deuil pour la ville de Fribourg. Dix ans plus tard (23 juillet 1860) une statue lui était élevée sur la place de Notre-Dame, à deux pas de ce couvent des Cordeliers où il avait commencé son œuvre scolaire. Tous les enfants des écoles assistaient à la cérémonie d'inauguration de ce monument. Aujourd'hui un nouvel hommage est rendu à l'illustre ami de la jeunesse fribourgeoise : le Gouvernement donne la consécration aux mérites du bon éducateur en plaçant une plaque commémorative sur la maison où il est né et en réunissant au Musée pédagogique ses écrits et les souvenirs qu'il a laissés.

Conservons, chers amis, dans nos cœurs et dans nos âmes le souvenir de ce grand ami de la jeunesse et imitons les grandes vertus qui l'ont distingué durant toute sa vie :

La piété, la charité et le travail. »

La vaste nef de l'église des Cordeliers ne parvient pas à contenir la foule des parents, amis et curieux qui se pressent pour assister à la solennité de la distribution des prix. Que proclame donc toute cette foule ? A l'éloge du Père Girard, elle veut joindre son admiration pour l'étude persévérande : *Ora et labora.*

(A suivre.)

R. CHASSOT.

UNE LEÇON SUR LA POMPE A FEU

à l'Ecole d'application du Séminaire pédagogique de l'Université d'Iéna.

Sous le nom un peu ambitieux de « physique » et d' « histoire naturelle », on désigne ici ce que nous appelons, à Fribourg, d'un terme impropre et vague la « leçon de chose ». Que la description, que l'explication, que l'étude des objets usuels de la vie ordinaire puissent provoquer de la vraie physique, c'est ce dont la leçon suivante témoignera. Mon but cependant, en présentant aux lecteurs du *Bulletin pédagogique* cette leçon sur la pompe à feu, est autre ; je voudrais attirer leur attention sur une marche de l'enseignement quelque peu nouvelle, je crois, dans nos écoles du moins. Nous montrons dès le commencement de la leçon intuitive l'objet à étudier ou un groupe qui le représente, l'objet complet, l'objet fini. Et l'élève s'efforce de le saisir dans son entier, puis de le décomposer partie par partie, de saisir la signification de chaque partie par rapport au tout, d'en décrire la forme, le fonctionnement et le but. Cette marche est analytique, si l'on peut employer ce mot dans le sens que lui ont donné les sciences physiques, la chimie en particulier, de décomposition, de dissociation d'un tout en ses diverses parties, d'un corps en ses divers éléments.

Mais on peut concevoir la leçon de chose sous un autre aspect. Le besoin crée l'organe, a-t-on dit ; à coup sûr, le besoin a créé l'instrument. Et c'est en fonction de ce besoin que doit être étudié l'instrument, et la chose en fonction de son but. Mais alors, étant donné ce but ou ce besoin, l'enfant ne peut-il pas, en assemblant les diverses connaissances qu'il possède déjà ou qu'on lui aura communiquées au préalable, retrouver, reconstruire partie par partie tout l'instrument ; et ce n'est que lorsqu'il l'aura pour ainsi réinventé que le maître mettra sous ses yeux l'objet ou sa reproduction. C'est la marche synthétique, au sens actuel du mot, c'est-à-dire la reconstitution, la « synthèse » des divers éléments d'un tout. Mais je crains que tout cela ne demeure obscur. Afin que l'on ne m'accuse pas de m'être par trop laissé influencer par la métaphysique allemande, je me hâte d'illustrer ces notions par l'exposé d'une leçon « synthétique » sur la pompe à feu.

Cette leçon a été donnée par le premier maître de l'école (Oberlehrer), M. P. H. à des élèves de 11 à 12 ans, en leur sixième année